

14 602

Janssen
Voy. au Mexique.

VOYAGE AU MEXIQUE.

DÉCOUVERTE

D'UN ANCIEN VOLCAN.

VOYAGE AU MEXIQUE.

EXTRAIT DU BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

(Novembre 1857.)

VOYAGE
AU MEXIQUE.

DÉCOUVERTE
D'UN ANCIEN VOLCAN.

LETTRE
DE M. H. DE SAUSSURE
A M. DE LA ROQUETTE
Vice-président de la Société de Géographie.



PARIS,
IMPRIMERIE DE L. MARTINET,
RUE MIGNON, 2.
1857.

CBGiÓŠ, ul. Twarda 51/55
tel. 22 69-78-773



Wa5166781

AU MEXIQUE.

PROJETÉ

DE LA VILLE DE VINCENNES



14602

PARIS
IMPRIMERIE DE L'ÉDITEUR

Städtisches
naturw. Museum Stettin.

Nr.

Ac 4
77

N-4607420

NH-66427/TMK

VOYAGE AU MEXIQUE.

DÉCOUVERTE D'UN ANCIEN VOLCAN.

LETTRE

DE M. H. DE SAUSSURE A M. DE LA ROQUETTE,

Vice-président de la Société de géographie (1).

Monsieur,

« Vous avez bien voulu me demander la communication de quelques détails touchant mon voyage au Mexique, mais jusqu'à ce jour il ne m'a pas encore été possible de commencer la rédaction de mes recherches sur la géographie de cet intéressant pays. Je me bornerai donc aujourd'hui à vous parler de la découverte d'un ancien volcan éteint qui renferme de remarquables curiosités, dignes d'attirer l'attention du géographe autant que celle du géologue. En vous parlant de la découverte de cette grande montagne, je ne prétends pas qu'elle n'ait encore été visitée par personne, car les habitants du district environnant la connaissent fort bien, mais aucun voyageur n'a jamais soupçonné son existence, et les habitants même des villes du Mexique sont à son sujet dans l'ignorance la plus complète.

Au S.-O. de la vallée de Mexico, s'étend la verte province de Méchoacan qui passe avec raison pour le jardin du Mexique, et qui réunit les avantages d'un sol accidenté, sillonné par un grand nombre de cours d'eau et d'un climat tempéré. Lorsque le voyageur dé-

(1) Cette lettre devait être lue par M. de la Roquette à la séance générale de la Société de géographie du 27 novembre 1857; l'heure avancée ne l'a pas permis.

bouche dans ces belles prairies, après avoir longtemps parcouru les plaines sablonneuses de l'Anahuac, et les marais du bassin de Mexico, il éprouve un ravissement particulier à la vue de ces collines boisées entre lesquelles s'étendent de verdoyantes prairies, des rivières à l'onde pure et fraîche, et des lacs enchanteurs du sein desquels s'élèvent des îles couvertes d'une riche végétation. Dans d'autres districts de ce fertile pays, des montagnes d'un aspect rude et sauvage recèlent dans leurs entrailles ces veines de métaux précieux qui, de nos jours, sont restées la seule richesse des républiques espagnoles. Le plus florissant de ces districts est celui d'Angangeo, situé sur les confins de l'état de Mexico.

Je quittai cette localité le 6 août 1855 et me dirigeai à l'ouest vers le village de Taximaroa, en évitant de mon mieux les nombreuses bandes de brigands, dont la révolution avait inondé la campagne. J'avais reçu quelques vagues indications sur l'existence dans cette région d'une grande montagne portant le nom de *San-Andres*, mais j'eus quelque peine à trouver un guide pour m'y conduire. Le pays est tellement couvert d'épaisses forêts dans toute cette contrée accidentée, que l'horizon en est borné de très près et qu'elles dérobent souvent à la vue les montagnes les plus élevées et les plus voisines. Aussi, quoiqu'on nous assurât que le *San-Andres* fut à peu de distance de nous, au nord de Taximaroa, il nous fut impossible de le découvrir. Toutes les grandes montagnes du Mexique s'élèvent du reste si insensiblement, que dans leur proche voisinage l'on n'aperçoit encore que les mamelons de leur base.

Il paraît qu'un court espace de temps suffit pour gagner un des points culminants de la montagne en partant de Taximaroa, mais la population indienne de la contrée est tombée dans un tel état d'abrutissement qu'il est impossible d'en obtenir la moindre indication. Nous acquîmes plus tard la certitude que notre guide nous avait engagé dans un chemin détourné qui nous fit perdre une journée entière. Dans ce pays si riche en observations nouvelles, le voyageur perd la plus grande partie du fruit de ses peines, faute de pouvoir recueillir les renseignements nécessaires. C'est sans doute aussi grâce à cette indifférence absolue des habitants que les voyageurs ont côtoyé le volcan de San-Andres, sans même être avertis de son existence.

La journée était déjà fort avancée lorsque notre petite caravane s'engagea dans les immenses forêts dont le pied de la montagne est tapissé. Nous étions en pleine saison des pluies, et nous ne tardâmes pas à être assaillis par un de ces orages tropicaux, qui, durant cette période de l'année éclatent presque tous les soirs. La nuit nous surprit au milieu de ces solitudes sans bornes et notre guide qui n'avancait plus qu'à contre-cœur en profita pour s'esquiver à travers le fourré du bois. Abandonnés à nous-mêmes dans une position aussi critique, il ne nous restait plus qu'à suivre en tâtonnant l'étroit sentier où nous étions engagés et dans lequel les mules chargées de notre bagage, rencontraient mille obstacles embarrassants. Grâce à la clarté de la lune, nous le suivîmes tant bien que mal et après plusieurs heures d'une marche extrêmement pénible nous atteignîmes une clairière où quelques huttes d'In-

diens nous offrirent un abri momentané. Nous apprîmes là, qu'au lieu de nous élever sur la montagne, nous n'avions fait que la contourner au levant et qu'il ne nous restait d'autre parti à prendre que de continuer à la contourner au nord sur un espace de six à huit lieues. C'est ce que nous fîmes en effet, et en atteignant le village de Jaripeo j'eus le bonheur d'y trouver quelques Français qui facilitèrent infiniment l'exécution de mes projets.

Les immenses forêts de chênes et de sapins qui garnissent toutes les montagnes du Méchoacan devraient fournir à ce pays des ressources infinies, mais l'industrie la plus élémentaire y est restée inconnue. Les habitants ne savent pas utiliser ces excellents matériaux pour la construction des maisons, des ponts, des bateaux et des instruments aratoires de toute espèce. Ils ignorent l'art de faire des planches; la hache est chez eux un instrument presque oublié, aussi n'habitent-ils que de misérables huttes ou des maisons de pierre bâties à l'espagnole, sans toiture, sans planchers et sans fenêtres. Les rivières se passent à gué; la crue des eaux contraint souvent les troupes du gouvernement, les convois de marchandises et les voyageurs à chômer durant des semaines entières sur leurs rives désertes, et les courriers chargés de dépêches s'y noient périodiquement. Néanmoins, plutôt que d'établir à peu de frais des ponts ou des bacs, la nation tout entière habituée à une patience illimitée, se plie à ces inconvénients majeurs, que sa paresse lui fait croire sans remède. Et grâce à cette force d'inertie si caractéristique chez la race espagnole, plutôt que d'abattre quelques arbres sur l'emplacement même du passage; sol-

dat, négociants et muletiers acceptèrent sans murmures un retard fréquent de huit jours, comme un tribut à payer à la nature. L'homme dont tous les besoins se bornent à ne pas mourir de faim, ignore l'usage des meubles et des ustensiles les plus indispensables ; je ne fus donc pas médiocrement surpris de trouver à Jaripeo des maisons construites en bois, des enclos garnis de palissades et d'y voir même une grande et belle scierie en pleine activité. C'est ainsi que, partout où un Européen a pu exercer son influence pendant quelques années, le pays change de face, et des villages florissants s'élèvent là où l'industrie de nos pays introduit quelque faible perfectionnement dans les procédés sauvages et stationnaires dont l'Espagne a doté ses colonies.

Je n'eus qu'à me féliciter de m'être égaré en route, car notre hôte de Jaripeo nous apprit qu'il avait établi sur le volcan une exploitation de soufre pour la fabrication de la poudre que consomment les mines du voisinage. Quoique tourmenté depuis plusieurs jours par une fièvre opiniâtre, je n'hésitai pas à faire l'ascension de la montagne ; le désir que j'en éprouvais était encore augmenté par l'espérance d'y trouver mille attrayantes curiosités. Laissant donc notre caravane à Jaripeo, nous partîmes au point du jour, M. Peyrot et moi, à travers les forêts du San-Andres.

Tous les volcans du Mexique sont d'un accès facile. La pente de leurs flancs est tellement douce qu'on les gravit à cheval jusqu'à une hauteur considérable ; mais toujours ils sont envahis par d'immenses forêts qui masquent l'horizon et le sommet de la montagne. Partout le rayon visuel est arrêté par les troncs des arbres

séculaires qui semblent se disputer le sol ou qui gisent et s'entassent en immenses monceaux de pourriture, où toute une nature vivante se meut à l'abri des regards du passant. Cette végétation vigoureuse et gigantesque, fruit d'une nature tropicale éminemment fertile, excite pendant longtemps l'imagination du voyageur, puis elle finit par fatiguer, et sa monotonie remplit l'âme d'ennui et de tristesse. Ici cependant, l'uniformité est rompue par de grandes clairières dont le sol horizontal me paraît avoir appartenu à une série de petits lacs desséchés. La montagne de San-Andres a en effet un développement très considérable. Ses pans ne sont pas uniformément inclinés, mais ils sont coupés de plaines, de mamelons et de collines placés sur la montagne elle-même. Ce vaste ensemble offre un massif de dômes et de croupes, séparés par des plaines et des vallons, et s'élève graduellement par étages jusqu'au dernier plateau, du niveau duquel surgit le rocher arrondi qui forme la cime la plus élevée.

L'étroit sentier qui conduit de Jaripeo au lieu d'exploitation du soufre, serpente à travers ces forêts impénétrables, tantôt traversant les marécages des plateaux, tantôt s'enfonçant dans des ravins où les pas les plus difficiles créaient à nos montures un danger de tous les moments. Le sol de la montagne est tout entier composé d'un trachyte perlstein bleuâtre, traversé lui-même par une infinité de filons d'obsidienne d'une grande largeur, à tel point qu'en bien des endroits hommes et chevaux marchent littéralement sur du verre. Toutes les plaines avoisinantes offrent aussi le même caractère, et sont en outre inondées de débordement.

ments basaltiques qui ont fait éruption par une multitude de fentes dont le sol a été criblé durant les nombreux cataclysmes qu'ont amené d'incessantes secousses volcaniques. Mais, comme j'ai rendu compte de ce phénomène dans une note adressée à la Société géologique de France, vous me dispenserez d'y revenir ici.

Après plusieurs heures de marche, nous débouchâmes subitement dans un amphithéâtre rocailleux où le plus curieux spectacle s'offrit à nos yeux. Au fond de cette espèce d'entonnoir de la montagne, l'on voit un étang circulaire de plus de cent mètres de largeur, rempli d'une eau trouble et bouillante d'où s'échappe un nuage de vapeur, chargé de gaz méphitiques. Toutes les parois de l'amphithéâtre sont des rochers, dépourvus de terre végétale, ramollis et blanchis par les vapeurs sulfureuses dont l'atmosphère de ce gouffre est chargée. Sur ces rochers se dessinent des auréoles jaunes et rouges qui témoignent de l'action incessante du soufre, et une végétation languissante surplombe de tous côtés leurs bords taillés à pic. Cette lutte entre la végétation qui envahit et les émanations pernicieuses qui la refoulent, a quelque chose de triste et rend plus sauvage encore l'aspect de ces lieux désolés. La mare d'eau chaude qui en occupe le fond, à en juger par l'inclinaison de ses bords, paraît être d'une assez grande profondeur. C'est de son sein que l'on retire continuellement le soufre mêlé de boue dont on se sert pour la fabrication des poudres, après l'avoir purifié par la fusion. Quelques huttes de terre et un petit bâtiment d'exploitation, ont été construits dans ce désert pour servir à ces travaux et s'élèvent à une

petite distance de la lagune, dans un autre endroit de la montagne, où l'on se ressent moins des mofettes ; mais telle est encore l'influence des vapeurs sulfureuses à cette distance, qu'elle transforme la terre argileuse dont les maisons sont bâties en sulfates divers, principalement en alun, au point de les faire écrouler périodiquement. Ce phénomène est l'un des plus curieux qu'il soit possible d'observer.

Nous consacraâmes le reste de la journée à explorer diverses parties de la montagne, et guidés par deux Indiens nous pénétrâmes dans une vallée élevée, en nous frayant une route à coups de hache à travers l'épaisseur de la forêt, dont la végétation extraordinaire dépasse ici en majesté et en vigueur tout ce que j'ai vu sur les montagnes du Mexique. Le sol est jonché de troncs gigantesques qui s'entassaient pêle-mêle sous l'épais feuillage des arbres vivants, et lorsqu'on cherche à les franchir en s'appuyant sur leur écorce, ils s'affaissent aussitôt et tombent en poussière, en vous entraînant dans leur chute au fond d'un fourré de fougères et de plantes diverses, où vous restez comme enseveli entre des montagnes de bois vermoulu.

Depuis une demi-heure environ, notre attention était attirée par un bruit étrange, assez semblable à celui d'une cataracte lointaine, lorsque nous aperçûmes une grande colonne de vapeur blanche, projetant avec violence ses flocons moutonnés par-dessus la cime des sapins qui couvrent les flancs de la vallée.

En atteignant le lieu d'où partait ce bruit, nous fûmes saisis de la grandeur du spectacle qu'il nous présenta. Devant nous s'élevait une pente blanchie et

qui semblait couverte de blocs de porcelaine. Au sommet se trouve un puits de deux mètres d'ouverture, d'où s'échappe avec un sifflement horrible un immense jet de vapeur qui s'élève dans les airs à une hauteur considérable.

En même temps un flot d'eau bouillante déborde de l'ouverture et s'écoule en plusieurs ruisseaux vers le fond de la vallée. Ce grand phénomène ne saurait être comparé qu'à celui du Geiser en Islande, et ici comme là bas, ses résultats sont les mêmes. Les eaux en s'écoulant déposent une grande quantité de silice et forment aux environs ces rochers blancs dont je compare la substance à celle de la porcelaine. Toutes les pierres que ces eaux humectent sont en voie d'accroissement. Leur surface est molle comme une espèce de pâte, et se solidifie ensuite pour former une sorte d'opale compacte.

Le San-Andres renferme encore d'autres curiosités. Non loin du jet de vapeur, et dans la même vallée, l'on voit jaillir une autre source chaude, au milieu de divers petits bassins qui semblent taillés de main d'homme. Mais celle-ci n'offre guère d'autre intérêt que celui d'une simple source thermale, si ce n'est la haute température de ses eaux qui atteint près de cent degrés.

Nous continuâmes à cheminer à travers les bois, toujours guidés par nos Indiens, en nous élevant graduellement sur les flancs de la vallée, mais sans sortir du rayon d'une demi-lieue (1). Subitement nous vîmes s'ouvrir de

(1) Comme la marche excessivement difficile à travers l'épaisseur de la forêt, ne peut s'exécuter sans une multitude de contours, il nous était impossible de nous rendre compte de la distance et de la direction.

vant nous un gouffre dont les bords argileux coupés à pic menacèrent de s'ébouler sous nos pas. Dans la profondeur de ce trou, nous vîmes une mare d'eau bourbeuse, agitée par une violente ébullition. Son niveau s'abaissait, puis s'élevait en immenses boursoufflures qui éclataient en jetant de tous côtés des flots d'écume. Des sapins que l'éboulement des bords avait entraînés, s'étaient abattus dans cet entonnoir, et, agités par les flots brûlants d'une vase grise, ils subissaient une véritable coction, allant et venant comme un légume dans une marmite d'eau bouillante. La soudaineté de ce spectacle le rend encore plus effrayant ; nous reculâmes saisis de terreur à la pensée que la terre pourrait manquer sous nos pas et que la moindre imprudence nous précipiterait dans ce gouffre, où une mort affreuse deviendrait inévitable.

Nous ne pûmes nous empêcher de comparer cette merveille pittoresque à certaines scènes féeriques que l'imagination du moyen âge a enfantées, et si, au lieu d'être placée au sein des déserts de l'Amérique, la montagne que nous décrivons s'élevait sur les bords du Rhin, elle eût ajouté plus d'une légende aux traditions gothiques de l'Allemagne. La marmite de Rubezahl n'est-elle pas réalisée dans cette chaudière de la montagne où cuisent les arbres de la forêt, et cet enfer-là, animé par les sorcières de Macbeth, ne formerait-il pas un tableau parfait ?

Il est probable que le San-Andres recèle encore d'autres objets dignes d'attention, mais les forêts impénétrables qui le couvrent en entier empêchent le voyageur de l'explorer à son aise. Dans une autre

excursion que je fis plus tard depuis la fabrique de soufre, je vis une vaste clairière, dont le sol est occupé par un lac d'eau amère, alimenté sans doute par des sources souterraines. Rien n'est plus triste que ces lieux isolés, cette nappe d'eau saumâtre, bordée tout à l'entour par les arbres séculaires de la forêt silencieuse et monotone, que les cerfs, les aras et les perroquets ne parviennent pas à animer. C'est là que, saisi d'un violent accès de fièvre, je devins incapable de pousser plus loin l'exploration du San-Andres. Je déplorai d'autant plus ce contre-temps qu'il me mit dans l'impossibilité de visiter le piton de la montagne que les habitants du pays désignent sous le nom de *Cerro-Grande*, et dont l'altitude dépasse sensiblement la limite de la végétation arborescente. On prétend même qu'il n'est pas dépourvu de neiges persistantes; mais les renseignements que le voyageur peut obtenir des naturels sont trop vagues pour qu'il puisse leur accorder une grande confiance.

Je ne donne ici aucune mesure de hauteur, car je n'ai atteint le San-Andres qu'après de longues péripéties, parmi lesquelles j'avais eu la douleur de voir tous mes instruments se briser successivement. D'après les renseignements que j'ai recueillis, j'estime que l'altitude de cette montagne doit être supérieure à 4000 mètres. Ses curiosités très remarquables la recommandent assez à l'attention du voyageur pour que les géographes et les géologues qui visiteront le Mexique suppléent à cette omission. C'est un objet de recherches que je suis obligé de laisser à mes successeurs, ainsi que tant d'autres dont je n'ai eu ni le loisir ni la possibilité de

compléter l'observation, et que les voyageurs futurs, guidés par mes indications, n'auront aucune peine à poursuivre.

P. S. Dans un pays sauvage et peu peuplé, les montagnes n'ont pas toutes reçu de nom; la plupart empruntent le leur au centre de population le plus voisin. Comme saint André a donné son nom à une infinité de bourgades et de villages du Mexique, je crus que le volcan de San-Andres était ainsi désigné d'après un hameau situé aux abords de cette montagne, et je m'épuisais en vains efforts à la recherche de ce lieu imaginaire auprès duquel j'espérais trouver sans peine la montagne du même nom. Ici le nom de San-Andres s'applique au volcan lui-même. On doit donc dire le mont San-Andres, ou le San-Andres tout court, comme on dit : le Chimborazo ou le Popocatepetl. Le voyageur qui ne serait pas averti de cette circonstance perdrait, comme moi, beaucoup de temps à la recherche d'un lieu qui n'existe pas.

Je dois encore prémunir contre la confusion entre la montagne qui est l'objet de ces pages et le pic d'Orizava. Ce dernier s'élève sur le plateau de Cholchicomula, ville à laquelle les Espagnols ont donné le nom de San-Andres, ce qui fait que sur le plateau de l'Anahuac on désigne souvent ce pic sous celui de volcan de San-Andres. »



14602